

FLORIAN ROCHAT

COUGAR CORRIDOR

*roman*

*À Françoise*

Couverture

Conception graphique : ateliersJeanGrisoni

Photographie : © Jason Edwards / National Geographic / Getty Images

Maquette : TATO

© Le Passage Paris-New York Editions, 2009

*C'est un lion de montagne.  
Un long et fin félin. [...] Mort.  
Et je songe qu'en ce monde vide,  
Il y avait une place pour moi et un lion de montagne.  
Et je songe que dans l'au-delà nous pourrions,  
Sans peine, nous passer d'un million ou deux d'humains  
Sans qu'ils ne nous manquent jamais.  
Mais quel vide dans le monde que la face givrée,  
Absente, de ce lion jaune des montagnes.*

D. H. Lawrence

1.

Phil Bardgett passa la deuxième bretelle de son sac par-dessus son blouson aux armes des Yankees de New York, claqua la porte derrière lui et courut en direction de sa bicyclette, appuyée contre le mur séparant la maison du garage, juste en dessous du panier de basket.

Le soleil, en ce début de matinée, était déjà haut et inondait la chaîne centrale des Rocheuses. Comme les précédentes, cette journée de juillet s'annonçait très chaude, et Phil et ses copains s'étaient mis d'accord pour commencer leur entraînement de baseball de bonne heure.

L'adolescent était en retard. Il enfourcha son vélo, appuya sur la pédale de droite et étouffa un juron. Toujours ce fichu dérailleur qui décrochait. Phil rangea sa bécane contre le mur et mit un genou à terre pour replacer la chaîne sur un pignon.

Personne ne vit ce qui se passa ensuite. Du début à la fin, le temps d'un éclair. Pas un bruit. Pas un cri. Rien que des chants d'oiseaux alentour. Un peu plus tard, un hurlement déchira l'air immobile. C'étaient des modulations stridentes et rauques, par instants étranglées. Susan Bardgett, la mère de Phil, se tenait derrière la fenêtre ouverte de sa cuisine, pétrifiée, les mains sur les tempes, les yeux hagards. Elle avait quitté la table du petit déjeuner pour s'assurer que le

garçon avait bien mis son casque avant de dévaler à toute vitesse, comme il en avait l'habitude, le chemin de gravier conduisant dans la vallée.

De son angle de vision plongeant, Susan vit une forme animale masquant aux deux tiers un corps allongé, dont un des bras s'agitait dans l'air avec frénésie, dans un réflexe de protection désespéré.

Susan Bardgett mit deux ou trois secondes pour comprendre la scène qui se déroulait sous ses yeux. Le temps, pour son cerveau, de traduire l'horreur qu'avait saisie son regard. Son cri eut pour effet de faire s'évanouir le fauve, comme un fluide, à travers le jardin. Cette fuite fut si rapide et si furtive, si aérienne, que la jeune femme voulut croire un instant à une hallucination.

Puis elle vit. Phil, allongé sur le dos, un peu de guingois, les bras maintenant en croix. Sa tête formait un angle bizarre avec le reste de son corps. Mais ce qui hypnotisait Susan, c'était le grand trou rouge à la place de ce qui avait été le visage de son fils. Elle ouvrit à nouveau la bouche pour crier, mais aucun son n'en sortit.

2.

Dans son bureau de Missoula, Louis Oxarango raccrocha le téléphone et laissa errer son regard sur les eaux argentées de la Clarke Fork River qui coulait sous ses fenêtres. Clint Evans, adjoint au directeur du Département de la faune et des parcs du Montana, venait de lui confirmer la mise en route de la procédure habituelle. Des battues allaient être organisées pour retrouver et éliminer le jeune cougar – ainsi nommait-on dans les Rocheuses le *felis concolor*, ou lion de montagne – qui avait pris la vie de Phil Bardgett.

« Mais vous savez, avait précisé Evans, avec cette sécheresse, ça va être difficile. Même quand on a la chance de mener ce genre de recherches après une pluie, les traces qu'on trouve dans la boue sont souvent très intermittentes, et les chiens n'arrivent pas toujours à les renouer. En fait, dans les conditions actuelles, cet animal a tous les atouts de son côté pour nous échapper. »

Les pensées de Louis Oxarango étaient loin de tout cela. À cinquante-quatre ans, le promoteur immobilier réfléchissait aux conséquences de la mort du jeune Phil sur ses affaires, déjà mal en point depuis quelque temps. C'était lui qui avait vendu leur maison aux Bardgett, et il s'appêtait à signer un contrat pour une nouvelle construction dans le même coin. Ce fichu cougar risquait bien d'amener les

acheteurs potentiels à se demander s'ils avaient vraiment envie de vivre en pleine nature.

Mais surtout, il venait de déposer devant les autorités du comté de Mountainview son plus ambitieux projet à ce jour : Green Village, un complexe d'une vingtaine de maisons individuelles et de quarante appartements répartis en huit immeubles qui seraient vendus sur plans et construits sur des terrains occupant les hauteurs de la vallée. La région était magnifique, l'environnement préservé. Le comté tirait d'ailleurs son nom de la vue à couper le souffle qu'il offrait sur deux chaînes parallèles des Rocheuses. Avec un golf de dix-huit trous, quatre courts de tennis et la proximité de plusieurs rivières à truites, Green Village aurait tout pour attirer une clientèle aisée désirant profiter de la nature dans un cadre confortable.

Louis Oxarango savait que ce projet risquait de soulever des oppositions au sein des autorités du comté. Durant des années, les écologistes avaient concentré leur action presque exclusivement sur les problèmes liés à la chasse et à l'exploitation des forêts. Mais depuis quelque temps, ils commençaient à mettre en question l'impact de certains développements sur la nature, sur l'habitat de la faune. Dans plusieurs régions de l'Ouest, ils parlaient maintenant de créer des corridors naturels pour les mammifères sauvages. Des corridors ! L'affaire Bardgett – il devait le reconnaître – apportait de l'eau à leur moulin.

Or, Green Village était une opération vitale pour lui. Deux ans auparavant, la construction d'un immeuble commercial à Missoula, dans laquelle il s'était financièrement engagé avec un entrepreneur, avait été marquée par toute une série d'erreurs et de défauts d'exécution qui avaient valu aux deux hommes une cascade de procès. L'entrepreneur avait fait faillite, et Louis Oxarango s'était retrouvé seul face aux prétentions financières de ses clients. Il y avait laissé pratiquement tout

ce qu'il avait gagné en trente ans. Et voici quelques mois, il s'était lourdement endetté pour acquérir la première tranche des terrains destinés à Green Village. Sur cette cinquantaine d'hectares, il construirait les appartements – pierres, maçonnerie et madriers sur deux étages, style chalet de luxe, avec suffisamment de distance entre les immeubles, qui formeraient un petit village – et les courts de tennis.

Pour la deuxième étape – les maisons individuelles et le golf – dont le financement serait monté par son confrère Carl Eagan, il avait encore besoin d'une centaine d'hectares en bordure de ses autres terrains. Et de ce côté-là, les perspectives semblaient favorables. Avec un peu de chance, la transaction pourrait être conclue d'ici quelques semaines. Mais pas avant d'avoir obtenu le feu vert des autorités de Mountainview pour l'ensemble du projet. Si leur décision était positive, elle comporterait juste une réserve de principe quant à l'acquisition des terrains nécessaires à la deuxième étape. Une fois l'acte d'achat signé, cette décision deviendrait définitive.

Le téléphone sonna. C'était Martha, sa secrétaire à mi-temps.

« J'ai en ligne un avocat de Chicago qui cherche à acheter un vieux ranch dans la région, ou un coin pour construire, avec pas mal de terrain autour. »

Louis Oxarango prit l'appel en souriant. Le défi était dans ses cordes. Quelle coïncidence ! Ce printemps, Max Lowell, un rancher des environs, avait eu une attaque cérébrale, et depuis, il réfléchissait à l'idée de se défaire de tout ou partie de ses terres. Une partie importante d'entre elles se situait justement en bordure de celles acquises par le promoteur auprès de deux de ses voisins, forcés d'écarter leurs biens pour payer leurs traites.

Le domaine de Lowell, composé de prairies et de bois, s'étalait dans un paysage idyllique, dans l'axe nord-sud de

la vallée, et il offrait une des plus belles vues de la région sur les montagnes, à une heure à peine de l'aéroport de Missoula. Lorsqu'il l'avait visité quelques mois plus tôt, Louis Oxarango avait été emballé par la beauté d'une petite partie de cette propriété. Une perle que tous les promoteurs du Montana auraient convoitée s'ils avaient eu l'occasion de la voir. Elle consistait en une quinzaine d'hectares couvrant un plateau fermé à l'ouest par les forêts grim pant vers les montagnes. À l'est et en descendant vers le sud, ce paysage était bordé par une rivière qui serpentait à travers des bouquets d'arbres parsemant les pâturages. Un rêve. Oxarango en avait pris des photos qu'il avait fait agrandir au format affiche et dont il avait tapissé les murs de son bureau. Mais à l'époque, le sort n'avait pas encore frappé Max Lowell, et celui-ci avait refusé de vendre.

Tout en discutant avec son interlocuteur de Chicago, Oxarango pensait cette fois avoir de bonnes chances de voir Lowell accepter de lui céder cette parcelle, et même la centaine d'hectares qu'il convoitait encore pour son projet.

En fait, estima-t-il, Lowell et sa femme n'avaient guère le choix. Les ranchers du coin n'avaient plus les moyens d'acquérir des terres, et aucun autre promoteur ne disposait – comme lui – d'un projet leur offrant la possibilité de vendre pratiquement d'un coup une partie importante de leur domaine. Il allait les appeler aujourd'hui pour prendre un nouveau rendez-vous et réitérer son offre.

3.

« Mais qu'est-ce qui a pu pousser ce lion de montagne à venir jusque dans la cour de la maison et à attaquer ce môme ? »

Dans le grand lit faisant face à la fenêtre, Julie se retourna sur le côté droit et s'allongea contre le flanc de Michael, posant sa tête sur son épaule.

Michael Dupuis soupira et cala un oreiller sous sa tête. Il promena son index sur la ligne qui courait de la base du cou de sa compagne à son épaule, puis descendait en douceur le long de son bras vers sa taille pour rebondir avec grâce sur sa hanche. Au-delà des rideaux de la chambre entrouverts, un bosquet de bouleaux frissonnait sous la brise.

Michael réfléchit à la question de Julie. Il savait qu'elle possédait des connaissances sur l'habitat des cougars. Elle était consciente aussi des perturbations causées par les incursions humaines dans leurs territoires. En Californie, quelques années plus tôt, elle avait milité dans le camp des écologistes qui avaient fait capoter un référendum lancé par une puissante coalition de chasseurs, de ranchers, de promoteurs immobiliers et d'habitants de zones jugées à risques en vue de rétablir la chasse. Celle-ci avait été bannie trente ans auparavant par un autre vote populaire, deux femmes ayant été tuées à quelques mois de distance par des

cougars dans des parcs publics. Mais elle n'avait guère eu l'occasion, à cette époque, d'étudier la nature et le comportement de l'animal.

Depuis quelques heures, tout le monde dans la vallée parlait de la mort de Phil Bardgett. Et toute l'ambiguïté de la cohabitation de l'homme avec le grand félin resurgissait, nourrie de peurs ancestrales et irrationnelles. Certes, le lion de montagne manifestait plus ou moins régulièrement sa présence dans la moitié ouest du Montana en chassant aux marges des zones habitées. Quelques veaux et moutons. Quelques chiens. Des poules. Mais dans l'ensemble, le bilan de ces forfaits était assez insignifiant. Et peu de gens étaient victimes de ce prédateur. Moins d'une vingtaine de morts dans tout l'Ouest en plus de cent ans, et une cinquantaine de blessés. Salement atteints, pour certains. Défigurés, par exemple. À chaque fois, ces accidents suscitaient des réactions violentes dans les communautés où ils se produisaient. Pour une raison simple : ces animaux étaient sauvages. Donc incontrôlables, particularité inacceptable dans une société ayant placé sa sécurité au-dessus de tout.

Michael Dupuis songea à ce paradoxe : les statistiques indiquaient que les chiens, le bétail, les abeilles et la foudre causaient des centaines de morts chaque année à travers les États-Unis. Rien que dans le Montana, il arrivait assez régulièrement qu'un vacher se fasse éventrer. Ça donnait à peine lieu à une brève dans les journaux, et personne ne préconisait d'abattre tout bouvillon un peu teigneux. C'était une fatalité acceptée. Mais avec les cougars, les ours et les loups, les hommes semblaient retrouver les mêmes peurs que celles qui avaient habité leurs lointains ancêtres, en des temps où une cohabitation forcée avec ces animaux, alors beaucoup plus nombreux, et des moyens de défense des plus rudimentaires, les rendaient vulnérables. Cette réalité avait

fondé le mythe du monstre, un mythe qui subsistait de nos jours. Dans un face-à-face avec un prédateur dont la nature niait le principe même de civilisation, les humains comprenaient qu'ils étaient d'abord de la viande.

Mais ce qui préoccupait le plus Michael, c'était qu'une bonne moitié des décès intervenus en plus de cent ans avaient eu lieu depuis 1970. Cela n'avait rien à voir avec la remarquable reconstitution de la population des lions de montagne – alors au bord de l'extinction – qui s'était produite à ce moment-là grâce à une limitation saisonnière de la chasse. Le problème, en fait, découlait d'une logique inverse : c'était la pression démographique, les constructions de plus en plus nombreuses dans les zones les plus reculées, qui conduisaient à des interactions malheureuses en rendant les frontières de plus en plus floues entre l'habitat humain et l'habitat animal.

Michael Dupuis avait quarante et un ans. Il était l'arrière-petit-fils d'un trappeur venu de Sologne qui avait épousé une adolescente de la tribu des Salish à la mission catholique du bas de la vallée. Un sang-mêlé. Comme les Leblanc, DuCharme, Morigeau, Gingras ou Roulier, autres aventuriers émigrés de France et dont les patronymes survivent aujourd'hui dans le nord-ouest du Montana. Dans le magnifique musée indien édifié au bord de la nationale, en montant vers le Canada, on peut voir une photo du jeune couple, posant sur des chevaux noirs.

Elle est datée de 1890. Baptiste Dupuis, endimanché et rasé de près, tenant son chapeau sur sa poitrine, a moins de trente ans et une grande détermination dans le regard. À sa droite, Rose Fawn Woman, dans un costume traditionnel de cérémonie en peau de daim, bariolé sans doute de couleurs vives, comme ceux exposés dans d'autres vitrines du musée. Ses longs cheveux sont partagés en deux et se terminent en

tresses, et contrairement à Baptiste, qui montre une mine sévère, elle arbore un grand sourire, un émerveillement d'adolescente devant la mise en scène de sa première photo. Elle ne parle pas anglais, précise la légende, mais Baptiste se débrouille dans deux ou trois dialectes du Nord-Ouest. Derrière eux, un peu floue, une maison en rondins devant laquelle sèchent des peaux de bêtes.

Michael s'était procuré une copie de cette photographie. Plus que le souvenir de ses ancêtres, elle évoquait pour lui un passé qui n'était pas si lointain, un passé où l'Ouest, difficile d'accès, restait sauvage et pratiquement vide, alors que les forêts de l'Est et les grandes plaines du Midwest avaient, pour l'essentiel, déjà succombé à la colonisation. Et les cougars qui peuplaient ces régions avec elles.

Ils n'avaient survécu dans l'Ouest que grâce à l'immensité des forêts en possession du gouvernement. Aujourd'hui encore, celles-ci semblaient présenter une garantie pour eux et les autres espèces sauvages. Pourtant, ces zones publiques n'étaient pas inviolables. Les coupes claires opérées par les compagnies forestières, bénéficiaires de concessions accordées par Washington, avaient appris à Michael que le respect des espaces préservés et des ressources naturelles souffrait bien des entorses. Son peuple en avait fait les frais, comme son histoire l'illustre. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ses ancêtres des tribus du Nord-Ouest, voyant arriver les premiers colons et jugeant le pays assez grand pour qu'Indiens et Blancs puissent y vivre ensemble, chacun à sa manière, s'étaient montrés conciliants avec les nouveaux venus. Ceux-ci les avaient remerciés en s'appropriant leurs terres et en les parquant dans des réserves où ils perdirent leur âme, une tragédie qui avait de nos jours encore des conséquences terrifiantes pour une majorité du peuple indien.

Michael Dupuis avait eu sa part de ce drame collectif. Avec son père, sa mère, et Laura, sa petite sœur, il avait

quitté à l'âge de dix ans la vallée où sa famille végétait pour une base de la marine américaine proche de San Francisco. C'était l'époque où le gouvernement, confronté à l'échec historique du système des réserves, tentait de mieux intégrer les Natifs dans la société. Il leur promettait des possibilités de travail et de formation s'ils étaient prêts à migrer dans les grandes villes industrielles. Mais ceux qui avaient accepté s'étaient rendu compte bien vite qu'ils avaient échangé un statut misérable contre des boulots pénibles et mal payés, dans un environnement qui avait fini de les arracher à leur culture ancestrale.

George, son père, avait été affecté au nettoyage des cuisines de la base. Il parlait mal l'anglais et n'avait supporté ni cet univers confiné, ni les horaires et les exigences de travail, ni la discrimination plus ou moins larvée dont les Indiens étaient l'objet. L'alcool était là-bas beaucoup plus accessible que dans la réserve. George s'était mis à boire et mourut dans les bas-fonds de San Francisco quelques mois après y avoir disparu. Janet, sa mère, travaillait dans une buanderie. Au bout de trois ans, peu après le décès de son mari, elle avait commencé à tousser de manière inquiétante. Un médecin de l'armée ayant décelé une tuberculose, elle était retournée avec ses enfants dans sa famille, à la réserve, où elle était morte deux ans plus tard. Michael avait quitté l'école et s'était engagé dans une scierie de Kalispell, laissant Laura aux soins de sa grand-mère, à laquelle il envoyait la moitié de sa maigre paie. Alors qu'il approchait de ses dix-neuf ans, il avait appris qu'on embauchait dans les puits de pétrole du Wyoming, pour un salaire de base inespéré de mille dollars par semaine, sans compter diverses primes.

Il avait été engagé puis avait travaillé pendant six ans à assembler des têtes de forage sur un derrick. Comme une brute. C'était un job sale, bruyant, dangereux. Les

ouvriers, des prolétaires attirés par un salaire dont ils ne pouvaient rêver ailleurs, y allaient pour un an ou deux, avec l'objectif de réaliser ensuite leur version du rêve américain. L'indépendance. Tenir leur propre station-service ou un bar dans leur petite ville. Mais la plupart n'y arrivaient jamais : ils flambaient leur paie en 4x4 rutilants et en virées à Salt Lake City.

« J'ai donné ma démission le jour où j'ai appris la mort de Laura, avait raconté Michael à Julie. En rentrant d'une soirée dans une discothèque, la voiture dans laquelle elle se trouvait avec des jeunes de son âge a percuté à pleine vitesse un rocher situé au centre d'une longue courbe, sur la route de Missoula. Je suis revenu à la réserve... J'avais plus d'argent que je n'avais jamais rêvé d'en posséder et j'ai acheté cette maison. Mais bien vite... comment dire?... j'ai découvert que je ne savais pas quoi faire de ma vie... »

Il avait sombré dans la dépression et n'en avait réchappé que grâce à son oncle, Henry Iron Chest, le frère aîné de sa mère. Henry avait fait la guerre à Iwo Jima, où il avait eu un poumon perforé par une balle et l'humérus fracturé en plusieurs morceaux par un éclat d'obus.

À son retour du Pacifique, Henry avait éprouvé un grand vide. Le choc du retour à la vie normale après l'horreur des combats, mais pas seulement. Il s'était porté volontaire par patriotisme, mais aussi, comme la plupart des Indiens, dans l'espoir de pouvoir s'intégrer au monde des Blancs, d'être enfin considéré par eux comme un égal. Et ce sentiment d'intégration, il l'avait éprouvé dans la fraternité forcée des hommes confrontés quotidiennement à l'ennemi et à la mort, ainsi que dans l'image de héros dont l'opinion publique avait gratifié les Natifs, qui multiplièrent les actes de bravoure durant le conflit. Mais en 1945, en revenant au pays, il s'était senti trahi lorsque les Américains,

victorieux, avaient renvoyé ces braves devenus inutiles dans leurs réserves et les avaient oubliés.

Henry, comme beaucoup d'autres, aurait pu sombrer dans l'alcool. Mais il s'en était sorti en passant de plus en plus de temps dans les bois, en des errances qui l'apaisaient. Il avait fini par retrouver son équilibre, grâce à une harmonie entre son âme et la nature proche de celle que ses ancêtres avaient développée par leur style de vie. Face au désarroi de son neveu, il lui avait raconté cette expérience et l'avait présenté à son ami Joe « Cougar » Walker, un ancien chasseur de lions de montagne qui initia Michael à l'univers secret et fascinant de ces félins. Pour Mike, ceux-ci avaient été une révélation. Ils étaient devenus une passion qui lui permettait d'oublier les doutes qui l'assaillaient, le malaise qu'il ressentait dans une société où il ne parvenait pas à trouver sa place. Les lions de montagne avaient donné un sens à son existence.

Le regard de Michael Dupuis passa du visage de Julie à la photo de Baptiste et Rose Fawn Woman. Il voulait croire que sa rencontre avec la jeune femme qui partageait désormais sa couche allait lui permettre de trouver sa pleine dimension d'homme. De se libérer de l'héritage terrible de son peuple : l'alcoolisme, le chômage massif, l'espérance de vie réduite, les nombreux suicides d'adolescents, la fatalité de l'échec d'un peuple décimé par l'histoire et laissé pour compte par ses contemporains. Un peuple qui disparaissait peu à peu au fur et à mesure que son sang se diluait dans les mariages interraciaux.

Un jour, le sang indien disparaîtrait, mais Michael, quand il regardait la photo de son arrière-grand-mère, à la fois frêle et vaillante sur son cheval, était fier d'en posséder encore un peu. Plus d'une fois, la pensée qu'il avait le devoir de prolonger cet héritage de Rose Fawn Woman, ce flux qui

le rattachait à un monde disparu et faisait battre son cœur, l'avait effleuré. Mais il l'avait toujours repoussée en raison de son manque de confiance en lui.

Pour la première fois, en ce torride après-midi de juillet où le cours de ses pensées l'avait un instant conduit à méditer sur son destin, et en sentant le corps de Julie contre son flanc, il se surprit à ressentir l'envie d'accomplir ce devoir.

4.

L'après-midi touchait à sa fin, mais la lumière d'été restait vive dans cette partie de la maison orientée à l'ouest. Les « whêêk-whêêk-whêêk » stridents et rauques d'un geai huppé voletant d'une branche à l'autre dans les bouleaux envahissaient la chambre.

Mike et Julie se connaissaient depuis environ trois mois. Aussitôt, une attirance physique les avait réunis, mais plus encore la perception d'une complémentarité rare : Julie avait réalisé très vite que Michael était probablement le meilleur connaisseur des lions de montagne, et Mike avait découvert grâce à elle l'existence d'un récent et ambitieux projet de corridors destiné à faciliter les migrations des grands mammifères. Ce projet apportait – sur le papier en tout cas – la réponse la plus cohérente à ses préoccupations en la matière. Et puis, Julie, qui parlait l'anglais pratiquement sans accent après plusieurs années de séjour aux États-Unis, était française. Donc différente. Comme lui-même se sentait différent dans la culture dominante de son pays.

À l'âge de vingt-deux ans, son diplôme des beaux-arts en poche, Julie avait émigré en Californie, où elle avait trouvé un emploi dans une agence de publicité de San José qui travaillait pour plusieurs entreprises de la Silicon Valley, alors en plein boom grâce au développement des nouvelles

technologies. Son patron, séduit par la *French touch* de son graphisme, lui avait très vite donné d'importantes responsabilités. Plusieurs de ses travaux furent remarqués par les médias spécialisés, et en quatre ans, elle s'était hissée au rang de directrice artistique de son agence. Elle avait épousé Hank, un éditeur de logiciels qui avait lui aussi le vent en poupe, mais comprit qu'elle avait commis une erreur lorsqu'elle avait réalisé qu'il passait toutes ses soirées et ses week-ends devant les trois ordinateurs qu'il avait installés à la maison. Son impression s'était confirmée quand elle s'était lancée dans la bataille en faveur des lions de montagne.

« Un jour, avait-elle raconté à Mike, un des responsables du référendum contre la reprise de la chasse, pour lequel j'avais travaillé une ou deux fois, m'a demandé de dessiner une affiche. C'est comme ça que j'ai pris conscience de toute une série de problèmes écologiques... et c'est ce qui nous a conduits à divorcer, Hank et moi!

« Il a tout de suite commencé à se moquer de ce qu'il appelait ma "sensibilité écologique mal placée" dans une Californie qui était la sixième puissance économique du monde, grâce à ses industries de pointe, ses technologies révolutionnaires, sa haute finance et son commerce de plus en plus important avec l'Asie. Bref, selon lui, ce n'était pas un bout de jungle à préserver. Il y avait bien assez de place dans les Rocheuses pour les cougars et les ours, et – du moment que c'était légal – il n'y avait pas lieu de stigmatiser les gens qui allaient construire des maisons dans les canyons ou aux abords des forêts, envahissant peu à peu l'habitat des lions de montagne et multipliant les risques d'accidents. »

L'attitude de Hank, son insensibilité totale face aux problèmes de la nature, avait heurté Julie. Son mari, comprit-elle un jour, était représentatif d'une catégorie de gens

déconnectés de certaines réalités : des gens prêts à éliminer un prédateur que le citoyen moyen n'avait qu'une chance sur vingt-cinq millions de rencontrer au cours de son existence, mais qui ne songent jamais à se révolter contre d'autres causes de mortalité autrement plus choquantes, comme les trois mille huit cents homicides et quatre mille deux cents morts sur les routes enregistrés cette année-là par la Californie. C'est en repensant à tout cela qu'elle avait décidé un jour de s'engager dans la protection de la nature. En surfant sur Internet pour y chercher des idées, elle avait même trouvé le moyen de gagner sa vie en devenant négociatrice pour Western Corridors, dont les objectifs – tenter, en cent ans, de créer entre le Yellowstone et le Yukon un maillage de corridors destiné à protéger les migrations des grands mammifères – emportaient sa totale adhésion.

« Je n'étais pas sûre du tout de décrocher ce job, avait-elle raconté à Michael peu de temps après avoir fait sa connaissance, mais je crois que mon expérience californienne a impressionné les responsables de l'organisation. »

Ils s'étaient rencontrés par hasard sur un sentier des Cabinet Mountains, où les derniers névés finissaient de fondre sur les sommets, mais où les premières fleurs du printemps commençaient à grimper à l'assaut des contreforts à partir du fond des vallées. Julie, qui venait de s'installer dans le Montana pour les besoins de son nouvel emploi, avait consigné l'événement dans le journal qu'elle avait ouvert pour accompagner cette nouvelle étape de sa vie. Elle avait commencé à en tenir un douze ans auparavant, lorsqu'elle avait quitté la France pour l'Amérique. Au départ, elle avait conçu cet exercice comme une discipline, un outil qui devait l'aider à mieux se situer dans cet univers de la côte Ouest, si différent de ce qu'elle avait connu. Mais ce besoin était vite devenu un plaisir.

*Rencontré aujourd'hui un drôle d'homme des bois dans un coin perdu de la montagne. Hirsute, en tenue de camouflage, qui semblait avoir passé plusieurs jours dans la forêt. Traits indiens mais nom français : Michael Dupuis. Lui ai dit que j'avais vu pour la première fois, un peu plus tôt, un aigle chauve. Une vraie chance, selon lui. Il prétend observer régulièrement des cougars, parfois pendant des heures, en se coulant dans leur habitat. Jamais entendu une chose pareille, mais il a dans ses yeux une sorte de flamme qui ne ment pas. Ai cru comprendre que cette activité a quelque chose de vital pour lui. Il a d'ailleurs eu cette phrase qui m'obsède depuis : « D'une certaine manière, on pourrait dire que je suis moi-même un peu un lion de montagne... » Lui ai touché deux mots au sujet des corridors, dont il n'avait jamais entendu parler. Communauté d'intérêts évidente entre nous à propos des cougars. Peut-être davantage... M. m'a paru cordial, mais réservé... On doit dîner ensemble un de ces jours.*

Elle n'avait pas cessé de penser à lui jusqu'au moment de leurs retrouvailles dans un restaurant de Missoula.

Aujourd'hui, en cet après-midi caniculaire, ils avaient fait l'amour, puis une sieste, dans la chambre ombragée. Michael recala son oreiller sous sa tête et répondit à la question posée par Julie au sujet de l'attaque du cougar.

« Pour moi, c'est très clair : l'animal qui a tué Phil Bardgett est probablement âgé de dix-huit à vingt mois, et il est en quête de son propre territoire. Quand les jeunes atteignent cet âge, leurs mères les forcent à prendre le large pour vivre de façon autonome. Elles leur ont appris à se débrouiller, à chasser, mais cet apprentissage de l'indépendance est souvent pour eux une dure épreuve. Ils peuvent errer pendant un ou même deux ans et parcourir plusieurs centaines de kilomètres avant de trouver leur place dans le monde.

« Il est certain que s'il a attaqué Phil, ce jeune cougar n'avait pas encore trouvé d'habitat. Il a dû se faire éjecter de leur domaine par des adultes déjà établis – qui auraient d'ailleurs très bien pu le tuer, cela arrive souvent – et il a probablement renoncé à tenter sa chance à divers endroits après avoir rencontré des marques indiquant que le coin était déjà occupé par un mâle dominant. Ou il n'a pas su repérer les endroits fréquentés par des daims, ou il a quitté trop tôt des coins où il y avait effectivement des daims par manque de patience, que sais-je... »

Michael marqua une pause pour réfléchir et reprit :

« Je ne sais pas précisément où habitaient les Bardgett, mais connaissant bien la région, je peux facilement imaginer à quoi ressemble l'endroit. Leur maison doit être haut perchée, à la limite des forêts. Elle ressemble à l'habitation d'un ranch traditionnel, mais jouit de larges baies vitrées... Une citerne à gaz camouflée derrière une haie de thuyas... Peut-être une écurie pour deux chevaux... Jolie vue et personne à moins de dix kilomètres à la ronde... On voit ça partout de nos jours à travers l'Ouest. Plein de gens veulent leur petit coin de nature préservée au bout d'un chemin perdu. C'est le dernier chic. Une forme de rejet des excès de notre civilisation, ai-je lu un jour. Voire de rédemption, ce qui me paraît plutôt ambigu. C'est une bicoque par-ci, une autre par-là, en principe très espacées. Sauf que ces constructions et les routes qu'elles nécessitent foutent en l'air la virginité naturelle recherchée par ces personnes, qui se prétendent souvent écologistes... »

Michael se leva et se dirigea vers la cuisine. Julie se délecta de l'image de son corps nu. Il n'était pas très grand, mais possédait une musculature harmonieuse. « Torse de gymnaste et jambes de coureur de fond », songea-t-elle.

« Et ça, vraiment, ça me dépasse ! reprit-il en revenant avec deux verres de thé glacé. Tu vois un peu la contradiction ?

Des gens qui envahissent une nature qu'ils affirment adorer, tout en ayant besoin de deux ou trois voitures pour s'arranger des contraintes liées au fait de vivre loin de tout! Des bien-pensants qui écrivent des lettres aux journaux pour critiquer les quotas de chasse ou condamner un projet de coupe de bois, mais vont skier en toute bonne conscience sur des pistes tracées au bulldozer dans des forêts désormais inhabitables pour des milliers de mammifères, quand ils ne font pas pétarader leurs motoneiges dans les coins restés sauvages... Et surtout, l'éparpillement des maisons que ces gens construisent pour satisfaire leur aspiration à un style de vie qui leur semble être le *nec plus ultra* finit par fragmenter, casser, ratatiner les espaces nécessaires à la vie et aux déplacements des grands animaux. À long terme, ça nuit à la dissémination génétique, qui est vitale pour leur survie. Et ça provoque des drames comme la mort de Phil Bardgett... »

Pour Michael Dupuis, la ligne de partage entre la préservation des espèces sauvages de l'Ouest et un désastre écologique programmé si ces sanctuaires relatifs devaient un jour succomber à l'inépuisable soif de ressources de la société moderne, cette ligne passait par le sort des lions de montagne. Car là où il y avait des cougars, la faune et la flore étaient riches, l'écosystème sain, équilibré. Toutes les formes de vie prospéraient. Le fait que le *felis concolor* puisse exister dans un tel environnement prouvait que celui-ci n'était pas trop perturbé par l'homme. Autrement dit, les lions de montagne symbolisaient le dernier bastion d'une nature authentique, dont la disparition laisserait l'humanité appauvrie. Et menacée par les dégradations en cascade de l'environnement. Alors, pour protéger les lions de montagne, il fallait d'abord préserver leur habitat. Et ces félins avaient besoin de beaucoup, beaucoup d'espace. Jusqu'à cent cinquante kilomètres carrés pour un adulte, dans cette région du Montana.

« Tu veux dire que dans le cas de Phil, l'emplacement de la maison a joué un rôle déterminant ?

– C'est certain! Imagine ce jeune cougar déboulant à l'orée de cette forêt. Il voyage depuis plusieurs jours, il a faim, et comme il manque d'expérience, il n'a peut-être pas encore réussi à tuer un daim et s'est contenté d'un porc-épic ou de rongeurs. À la tombée de la nuit, il arrive sur cette frontière entre prés et forêts et observe ce monde nouveau pour lui, cet univers dégagé avec, au loin, des routes, des lumières. Deux ou trois cents mètres plus bas, une maison. Bien sûr, il pourrait la contourner. Mais outre le fait qu'il a faim, il est curieux, et cette nouveauté l'attire. »

Michael ferma les yeux. Il bascula dans ce monde des cougars qu'il connaissait si bien pour les avoir observés au cours de centaines de journées passées dans la forêt, et reconstitua la manière dont les choses s'étaient sans doute passées.

« Imagine ce jeune félin tapi dans un fourré, à la lisière d'une forêt, juste au-dessus de la maison des Bardgett. Il observe des mouvements de voitures, des gens qui entrent et qui sortent, ou qui prennent le soleil sur la véranda. À part ça, aucun bruit, tout est calme. Rien d'effrayant. La nuit venue, des lumières s'allument, d'autres s'éteignent. Peut-être que cet univers le fascine, qui sait? Comment savoir ce qui captive l'attention d'un chat, quand son corps reste immobile et son regard impénétrable? Pendant vingt-quatre heures, voire davantage, il observe ce tableau, domptant sa faim, pour s'assurer qu'il n'y a pas de danger pour lui. Ne connaissant pas les hommes, il n'a aucune raison de s'en méfier. À la fin de la deuxième nuit, juste avant l'aube, il décide d'aller y voir de plus près. Il s'approche de la maison, en se fondant dans la végétation, furtif. Personne ne peut déceler son approche.

« Il choisit un coin pour se cacher, par exemple dans une haie ou une rangée de plantes. Tapi au ras du sol, il est

immobile, invisible. Il attend, il observe. Et voilà le pauvre Phil qui sort et s'apprête à grimper sur son vélo. Les cougars sont d'un naturel curieux, mais la curiosité de celui qui nous occupe, rappelle-toi, est sans doute aiguïlée par la faim. Sans aucun bruit, rampant tout en s'efforçant de rester à couvert – encore une fois comme un chat – il s'approche de l'endroit où Phil se trouve. D'après ce que je sais des premiers éléments de l'enquête, la faute – ou plutôt la malchance – du garçon, c'est de s'être accroupi pour remettre en place son dérailleur, puisqu'on a décelé de la graisse synthétique sur ses mains. Et un humain accroupi, tournant le dos, eh bien, pour un cougar, c'est une proie. À peu près la même masse corporelle que le daim sur lequel il bondit par derrière, après être resté à l'affût pour guetter son passage et l'attaquer en s'assurant, pour avoir toutes ses chances, que la distance entre lui et sa victime désignée est la plus courte possible. Un bond – et le bond du cougar peut aller jusqu'à huit mètres – deux bonds, et voilà... »

Julie resta songeuse un instant.

« Phil a-t-il eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait ?

– Je ne le pense pas.

– Il a souffert ?

– Sans doute pas. Il a tout juste pu ressentir le choc de cette masse d'une quarantaine de kilos s'abattant sur lui. Mais trois secondes plus tard, ses vertèbres étaient brisées, et il était mort. Les cougars sont des machines à tuer parfaites. »

*Efficacité des cougars à la chasse. M. dit que toutes les parties de leur corps concourent à une sorte de perfection dans l'acte de prédation. Leur queue leur sert de balancier pour repositionner leur trajectoire quand l'animal qu'ils poursuivent opère un brusque changement de direction. Leurs pattes les assurent d'une détente et d'une vitesse phénoménales. Leurs yeux ont un angle*

*de vision proche de trois cents degrés. Grande importance sensorielle des moustaches. Dans l'assaut final, elles les aident à se situer dans l'espace et à orienter leur mâchoire d'une manière très précise là où elles doivent frapper. Comme un radar, dit M. Leur quatre canines de dix centimètres de long sont alors instantanément aimantées sur la nuque de leur victime. En même temps, à la base de ces canines, une terminaison nerveuse leur indique très exactement quand elles sont placées de manière optimale pour broyer les vertèbres et la moelle épinière. À ce moment précis, sur un signal du cerveau, les mâchoires serrent avec une pression inouïe (plusieurs centaines de kilos !) tout en exerçant un mouvement de torsion qui puise sa force à la fois dans la nuque, les épaules et les pattes. Force incroyable par rapport à la taille de l'animal ! Un cougar peut tuer un cerf, une bête cinq fois plus lourde que lui, et le tirer ensuite sur plusieurs dizaines de mètres pour en camoufler la carcasse.*

« Ça me fait froid dans le dos, souffla Julie. Mais en même temps, je crève d'envie de voir un cougar. Tu m'emmèneras un jour avec toi ? »

Ce n'était pas la première fois qu'elle lui posait la question. Jusqu'ici, Mike était resté vague. Pas à cause du danger, qui était faible pour quelqu'un de son expérience. Mais physiquement, traquer un lion de montagne n'était pas l'équivalent d'une balade de santé. Maintenant qu'il avait effectué plusieurs grandes randonnées avec elle, il savait toutefois que Julie était assez résistante à l'effort.

Dehors, le silence fut troublé par un galop léger et bref de deux *appaloosas*, un peu plus loin dans le pré.

« D'accord. Allons-y un de ces jours, proposa Michael. L'altitude nous permettra en plus d'échapper à la chaleur. Qu'en dis-tu ? »

Julie, un peu surprise par la soudaineté de cette proposition, ne se fit pas prier. Mais une arrière-pensée la saisit

au même moment et sembla tempérer son enthousiasme l'espace d'une seconde.

« Dis-moi, tu n'as jamais eu peur d'être attaqué, quand tu te balades seul au fin fond d'une forêt ? »

Michael rit de bon cœur. Tout le monde, tôt ou tard, finissait par lui poser cette question.

« Regarde ma carcasse, dit-il en ouvrant les bras. À part les griffures que tu m'as laissées tout à l'heure, on ne peut pas dire qu'elle soit lacérée, hein ? Disons que j'ai quand même eu chaud une ou deux fois. Mais de là à me faire dévorer... »

En fait, la question de Julie était pratiquement sans objet. Les rencontres entre humains et cougars étaient très rares, et quand, par hasard, un randonneur s'approchait d'un endroit occupé par un de ces félins, celui-ci s'enfuyait d'une manière si légère que sa présence passait inaperçue. Mais parfois – les statistiques étaient là pour en attester – il arrivait tout de même que les choses tournent mal et que le cougar charge l'intrus. Un mâle pour défendre son territoire. Une femelle pour protéger ses petits. Mais là encore, il y avait de bonnes chances d'éviter le pire.

« Si on se retrouve confronté à un cougar, il y a quelques règles simples à observer. Toujours lever les bras. Ils sont impressionnés par la taille de la créature qui leur fait face. Puis reculer très lentement, sans jamais quitter l'animal des yeux, je veux dire sans *jamais* rompre le contact visuel avec lui, ne serait-ce qu'une demi-seconde. Dans tous les cas où une personne a rompu ce contact, après avoir glissé dans une pente, par exemple, eh bien un instant plus tard, le cougar était sur elle, l'attaquait.

« Un truc qui marche aussi, c'est de taper dans ses mains et de gueuler, voire d'aboyer comme un chien, ce qui peut le faire renoncer au risque que représente une attaque contre quelque chose qui lui est inconnu. Beaucoup de gens se sont

tirés sans dommage de rencontres qui auraient pu mal tourner sans ce genre de réflexes. Il s'agit de perturber l'animal par effet de surprise. Parce que dans la quasi-totalité des cas, c'est la première fois qu'il se trouve confronté à un humain et rien, dans l'apparence ou le comportement de celui-ci, ne lui est familier. Alors, le cougar applique d'instinct sa première règle de survie : pas de risque. Il sait qu'une blessure peut l'empêcher de chasser, ce qui le condamnerait à mourir de faim. Donc, il décroche. Presque toujours. Mais ce qu'il ne faut *jamais, jamais* faire, c'est s'enfuir. Là, le cerveau du cougar passe sur la position pilote automatique : tu deviens pour lui une proie. Et tu n'as aucune chance. »

Ces propos rassurants incitèrent Julie à se concentrer sur ce qui l'attirait à nouveau depuis un moment : ce corps à côté du sien, cet homme qui allumait son désir comme aucun ne l'avait jamais fait.

« En attendant, c'est moi qui vais te manger ! » s'exclama-t-elle en se jetant sur lui à califourchon tout en poussant un rugissement.

« Tu sais, lâcha Mike en riant, j'ai souvent pensé qu'un type comme moi aurait une belle mort s'il était dévoré par un cougar. Mais d'ici là, dit-il en saisissant les fesses de Julie dans ses mains, il vaudrait peut-être mieux que je m'entraîne avec une panthère comme toi pour essayer tout de même de résister un peu... Entre parenthèses, ajouta-t-il, les lions de montagne sifflent... miaulent... ronronnent... grondent... Mais ils ne rugissent pas. »